

3... 3... 3...

I

Sous ce titre quasi cabalistique, je me propose de vous raconter une des aventures les plus extraordinaires, sinon la plus palpitante — presque invraisemblable — qui soit : une aventure néanmoins vécue. Toutefois, avant d'en aborder le récit, qu'on me permette un tout petit peu d'histoire et de science. Mais ne vous effrayez pas, cher lecteur, de ce mot " science " surtout, car ce que nous allons en faire se résume à peu de chose et n'offre d'ailleurs rien de bien absorbant pour l'esprit.

Les anciens croyaient la terre plane ; c'était l'opinion très générale. Toutefois le célèbre Pythagore et quelques astronomes de la Grèce avaient reconnu que la terre est ronde, fait attesté, disaient-ils, par de nombreuses preuves...

La Terre est une sphère, une boule (plus exactement, disent les savants, un sphéroïde légèrement aplati aux pôles et renflé à l'équateur) dont la surface, malgré les montagnes et les gouffres qu'elle présente, est, paraît-il, aussi unie, proportion gardée, que la pelure d'une orange. Mais les dimensions de ce sphéroïde n'étaient connues que d'une façon très incertaine jusque vers le milieu du 17^e siècle, alors qu'en 1669 l'abbé Picard exécuta en France, entre Malvoisine et Amiens, une des premières mesures exactes de la Terre. Oh, les abbés ! comme ils trompent l'attente de nos anti-cléricaux, qui voudraient ne trouver en eux que des ignorantins, des éteignoirs ; mais l'Histoire, hélas ! prouve que ces abbés sont tout le contraire... Un peu plus tard, d'autres savants firent sur plusieurs points du globe des travaux dans le même sens, car la forme réelle de notre sphéroïde était alors fort discutée. L'Académie des sciences, dans le but de trancher cette importante question, prit en 1734 le parti de faire mesurer deux arcs du méridien : l'un dans le voisinage de l'équateur et l'autre aussi près que possible du pôle. Trois savants : l'astronome Godin, le célèbre voyageur La Condamine et le mathématicien et physicien Bouguer, chargés de la mesure du premier, se rendirent au Pérou, où devait s'effectuer cette opération délicate.

La tragique aventure dont j'ai parlé et que maintenant vous allez lire, se rattache indirectement à la mission scientifique du Pérou. Elle est empruntée au " Magasin Pittoresque " de 1854. Je supprime, de la première partie du récit, certains détails biographiques, géographiques et politiques, qui, en somme, m'ont paru ne devoir offrir au lecteur aucun intérêt réel.

Un jeune Français, Jean Godin des Odonais, parent de l'astronome, faisait partie du personnel de la mission. Il n'y remplissait que l'humble office de porte-chaîne, aspirant toutefois au titre d'ingénieur dont il fut revêtu plus tard. Il épousa, en 1741, une jeune fille, dona Isabelle de Grandmaison, qui, malgré son nom, n'était pas Française, mais péruvienne dans toute l'acception du mot. Son père, don Pedro-Emmanuel de Grandmaison y Bruno, officier général né à Cadix, Espagne, avait épousé une des femmes les plus gracieuses des colonies espagnoles de l'Amérique, et qui possédait une fortune considérable.

Née à Rio-Bamba, vers 1728, et élevée dans cette ville opulente de la vice-royauté du Pérou, dona Isabelle avait une intelligence très cultivée et une éducation plus soignée que celle de la plupart des jeunes Américaines du Sud de son temps. Si elle parlait le castillan et le français, elle possédait aussi parfaitement la langue des indigènes de son pays, les Incas.

Godin était jeune, spirituel, protégé par la Condamine, qui rend fréquemment justice à son zèle. Mais il ne savait pas mettre alors plus de bornes à ses espérances qu'il n'en mettait à ses projets ; et la dot considérable qu'il avait reçue fut dissipée dans des spéculations hasardeuses et aussi dans l'accomplissement des longs voyages que nécessita le bien de la mission. Plusieurs enfants lui étaient nés ; mais ne se doutant nullement que tous devaient succomber avant le temps : il résolut d'aller sur le bord de l'autre Océan (l'Atlantique) refaire pour eux une fortune qu'il avait compromise... Il partit en 1749, descendit vers l'Amazone, et après un an de voyage sur le grand fleuve, parvint au Para, d'où il passa à Cayenne, afin d'aller s'établir plus tard sur les rives de l'Oyapock.

Ce fut pour lui le temps des magnifiques espérances, mais malheureusement aussi celui des essais infructueux. Pour sa femme, qu'il laissait à une si grande distance, ce fut l'époque des joies maternelles bientôt déçues et celle également des douleurs profondes causées par la mort de sa mère... Nul genre d'angoisse ne devait manquer à Mme Godin, même en dehors de la catastrophe qui faillit briser sa vie, et avant de gémir sur ses misères elle eut à pleurer la mort d'une fille de dix-huit ans.

L'ancien compagnon des académiciens ne restait pas oisif dans sa solitude de la Guyane, et dès ses premiers essais de défrichement, il écrivait au ministre de la marine pour lui signaler les trésors que les rives de l'Oyapock offraient en fait de bois de construction de grande valeur... Plus tard nous le voyons préoccupé d'un seul désir, celui de faire cadeau aux colonies françaises de l'arbre qui produit le quin-